Fredric JAMESON, *Archéologies du futur Le désir nommé utopie*

Trad. de l'américain par Nicola Vieillescazes et Fabien Ollier Paris, M. Milo, coll. L'inconnu, 2007, 393 p.

Tanguy Wuillème

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1936>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1936

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 409-413

ISBN : 978-2-86480-952-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Tanguy Wuillème, « Fredric JAMESON, *Archéologies du futur Le désir nommé utopie* », *Questions de communication* [En ligne], 13 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2010, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1936> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1936>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

Fredric JAMESON, *Archéologies du futur* *Le désir nommé utopie*

Trad. de l'américain par Nicola Vieillescazes et Fabien Ollier Paris, M. Milo, coll. L'inconnu, 2007, 393 p.

Tanguy Wuillème

RÉFÉRENCE

Fredric JAMESON, *Archéologies du futur Le désir nommé utopie*. Trad. de l'américain par Nicola Vieillescazes et Fabien Ollier Paris, M. Milo, coll. L'inconnu, 2007, 393 p.

- 1 L'utopie a tout d'une formule incantatoire. Pourtant elle semble imprononçable pour ceux qui, de gauche comme de droite, l'assimilent à la dérive totalitaire. Un champ de forces divise en France les intellectuels à son sujet : de François Furet à Marcel Gauchet, on désespère de sa survivance ; de Daniel Bensaïd à Miguel Abensour on tente d'en retrouver l'énergie. L'ouvrage de Fredric Jameson cherche lui à comprendre le désir utopique dans notre actualité, celle de la consolidation du capitalisme tardif. Simultanément, il critique les faibles vents qui prétendent gonfler les fausses voiles de l'utopie et renouvelle une approche des conditions de possibilité et viabilité du genre et de l'élan utopique.
- 2 Il y a toujours un danger à lire ou à devenir un auteur utopiste : ils sont des inventeurs maniaques, des fous, quelquefois des furieux, doués d'un fort penchant pour les constructions systémiques, pour des plans, des organisations de toutes sortes, des je-sais-tout qui peuvent être des n'importe qui. Il faut dès lors s'intéresser à leur atelier d'amateurs, aux matériaux qu'ils arrangent. Fredric Jameson reste empiriste, c'est son *leitmotiv* : on ne fabrique qu'avec ce que l'on a à sa disposition. Les productions les plus folles de notre imagination sont toutes des collages d'expérience, l'utopie n'est jamais assez autonome à l'égard de la réalité. Entrer en contact avec le radicalement « Autre », n'est en fait que se regarder dans un miroir, non pas déformant mais idéalisant. En cela,

il reste marxiste, une position selon laquelle l'histoire humaine ne confronte ses acteurs qu'à des problèmes qu'ils peuvent déjà résoudre.

- 3 C'est pourquoi il y a une histoire de l'utopie, elle ne naît et disparaît pas au hasard. Son inflation est aussi passionnante que ses intermittences. L'utopie naît avec la modernité, avec le texte inaugural de Thomas More (1517), est contemporaine de la conquête du Nouveau Monde, de la pensée machiavélienne, des Réformes, de l'imprimerie. Il y a conjonction de nombreux facteurs qui expliquent à chaque moment historique l'utopie apparaissante. Mais Fredric Jameson a la conviction que toutes les utopies sont autoréférentielles : qu'elles se nourrissent entre elles, germent à partir d'un même point de départ. L'utopie est un genre intertextuel, une sorte d'hyperorganisme où le dialogue à travers les siècles est permanent. Les oppositions également. Les contenus ne sont jamais les mêmes. Pire, la forme utopique consiste précisément à intérioriser des contraires, à dénoncer ce qui pèche chez les prédécesseurs, à rendre lisible la dispute qui caractérise ce type d'écriture. Puisque l'utopie est une méditation qui représente l'altérité radicale et l'aspect systémique de la totalité sociale, elle ne peut que présenter une dispute entre le même et l'autre, entre la répétition et la différence. Tout contenu utopique est par conséquent idéologique, la fonction de ses thèmes est de démystifier ses opposés.
- 4 Est à l'œuvre à chaque fois une négativité critique. Alors que le discours du progrès est positif (tout comme l'étaient, avant son apparition au XVIII^e siècle, l'idylle ou la pastorale), qu'il oublie facilement le passé et la tradition, qu'il colonise l'inconnu du futur par une sorte d'assurance, de planification, d'investissement rentable, ou de confort bourgeois (on établit, comme chez les libéraux, de Locke à Rawls, les critères positifs de la société désirable), la vocation utopique se repère, elle, par une recherche constance d'une solution unique à tous nos maux. Le remède est négatif face aux misères et aux injustices, l'utopie comporte toujours une scène où se laisse voir le mal dont on veut éliminer les causes, démolir, abolir bien avant que de reconstruire. On peut alors produire un inventaire des propositions les plus influentes à commencer par celle de Thomas More : l'abolition de l'argent et de la propriété. Fredric Jameson montre comment cette utopie avait un sens à son époque, qu'elle se nourrissait en outre d'un retour à des modes de production précapitalistes. Elle peut-être réactivée mais différemment dans les conditions de l'époque actuelle, de même pour les rêves fouriéristes, morrissiens. On peut en retrouver l'énergie et le merveilleux qui permettent de penser les limites de la condition historique. C'est que nous sommes devenus des post-modernes, et le capitalisme tardif, le règne du désir d'enrichissement, la passion d'acquiescer à outrance, la constance du processus industriel et commercial né au tournant 1800 règnent sur nos existences. Dorénavant, les utopies les plus inspirantes seraient à trouver du côté de la science-fiction (sf), textes et films. Une étude du genre est essentielle pour comprendre ce qu'elle représente, pour ce que la sf dit de notre situation présente et en devenir, sur les fantasmes qui sont à l'œuvre.
- 5 Dans cet ouvrage, le postmodernisme semble se référer essentiellement à la thèse de la différenciation fonctionnelle des sociétés, et sa saturation actuelle telle que l'a décrite le sociologue Niklas Luhmann (*Soziale Systeme*, Francfort Suhrkamp, 1984). Les différents secteurs de la société se sont déconnectés les uns des autres, systémisés, ils sont clos sur eux-mêmes et n'entretiennent que peu de communication entre eux. Ceci ruine l'idée de totalité sociale, d'unité possible, et tous ses systèmes sociaux rendraient impossible une prise du tout sur lui-même, une réflexivité autre que parcellaire. La

complexité serait totale et toute idée de révolution politique serait également devenue impossible. L'utopie serait donc une réponse à cette différenciation exponentielle : elle constituerait une « enclave imaginaire », à rebours, renversant le courant et promouvant une zone de totalité sociale.

- 6 Ce mot d'enclave est essentiel. Il désigne une différenciation spatiale et temporelle qui émerge à des moments de transition et qui se sépare de la politique pratique. Fredric Jameson pointe l'idée de la Cour sous l'ancien Régime, puis ces ébauches nombreuses chez les Lumières de constitutions nouvelles, des idées d'administration chez les saint-simoniens, ce sont des corps étrangers, d'étrangéisation de la société en place, où l'on arrête le processus de différenciation. Mais elles ne tiennent pas longtemps et sont vite absorbées par le processus social. À la fin de son ouvrage, il propose les îles, tout inspiré qu'il est par *La Méditerranée* (Paris, Champs Flammarion, 1983) de Fernand Braudel. À ce propos, on lui conseillerait de regarder du côté de Jean Grenier (*Les îles*, Paris, Gallimard, 1959) pour ouvrir davantage sa réflexion, car il reconnaît lui-même que les enclaves utopiques ont un aspect fermé. Il en désigne quatre : la clôture, le récit, l'exclusion ou l'inversion qui donnent une représentation, un formalisme de l'utopie. La clôture est toujours présente, qu'elle soit de l'ordre de la tribu, de la cité, du village, de l'entité insulaire, du nationalisme, du socialisme dans un seul pays, de l'eupéanisme, de l'écologie de la planète ou d'autres astres à découvrir. On aura au XIX^e siècle l'enclave de la subjectivité, psychique, puis corporelle, celle du genre, de la robotique appliquée à l'homme. Elle sera suivie de l'investissement urbanistique et architectural, jusqu'au cyberspace, aux rêves de cités spatiales. Et ce qui la récite en marque les frontières à explorer ou à défendre. Le récit de la clôture n'est pas que réducteur, il est là pour injecter du désir, nommer un champ perceptuel, en faire naître une passion. De plus, l'idée de la clôture utopique va de pair avec un processus de sécession, d'exclusion en rapport avec une société donnée : elle constitue un échappatoire.
- 7 Dans le dernier chapitre de son livre, Fredric Jameson semble se distancer de cette idée d'enclave qui semble inadaptée au postmodernisme pour mieux y revenir : ni retour au local, ou à des communautés autonomes (unifiée dans un hypothétique altermondialisme), ni éloge du nomadisme international (défendu par immunisés). Dans tous ces cas de figure, elles alimentent les anti-utopies mises en place depuis le thatcherisme et le reaganisme. Il pense plutôt, en suivant Robert Nozick (*Anarchie, État et utopie*, Paris, Presses universitaires de France, 2003), l'idée de pluralité des utopies, se disputant les unes avec les autres (ce qui élimine n'importe quel rêve communicationnel ou technologique d'entente ou de consensus) et voit deux mécanismes censés les soutenir : le droit de migration, de changer d'utopies si elles ne nous plaisent pas et s'inspirant de Yona Friedman (*Utopies réalisables*, Paris, Union générale d'éditions, 1976), celui de priver l'État de l'impôt. Il est difficile de savoir si l'auteur fait vraiment siennes ces thèses anticapitalistes puisqu'il propose à leur suite une autre voie : les enclaves, assumant leurs différences dans une sorte de fédéralisme *new look*. Le modèle pourrait être celui de l'ex-Yougoslavie qui, selon lui, a succombé du fait de l'intervention de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international (FMI), non de raison interne. Mais il faudrait un fédéralisme énergique, suscitant un investissement passionné, comme a pu le faire le nationalisme en son temps et dans son ordre. Or comment recréer ce type d'investissement libidinal ?
- 8 Pour répondre à cette question, Fredric Jameson dépasse une approche de l'utopie comme genre ou genèse pour rôder de nouveau autour du travail d'Ernst Bloch (*Le*

Principe espérance, trad. de l'allemand par Françoise Wuilmart Paris, Gallimard, 1975). Nous ne soulignerons jamais assez l'intelligence de l'esprit d'utopie et du principe espérance (voir, entre autres travaux, ceux d'Arno Munster, *Figures de l'utopie dans la pensée d'Ernst Bloch*, Paris, Aubier 1985 ; et de Pierre Bouretz, *Témoins du futur* Paris, Gallimard, 2003). L'utopie dépasse la somme des textes individuels qui la constituent, elle se situe partout, dans les détails, est protéiforme et nécessite une herméneutique de l'attente (et non une pratique réelle révolutionnaire ou autre praxis). Plus qu'il ne le dit, l'auteur produit également un montage des désirs qui sont à l'œuvre et comme Ernst Bloch, n'hésite pas à puiser dans l'accessoire ou le vulgaire (si tant est que la SF en soit). Il existe une différence notable entre eux : Ernst Bloch restait kantien (même hétérodoxe), visait des idéautés et ne pensait pas avec Marx que l'humanité ne s'attachait qu'aux questions qu'elle peut résoudre.

- 9 L'auteur s'attache donc à creuser une psychologie de la production utopique et fait la part belle à ce qu'il appelle le fantasme utopique : l'accomplissement de souhait historique et collectif qui, selon Ernst Bloch, se trouvait disséminé dans la vie quotidienne. Pour comprendre la structure et le contenu de ces souhaits, le détour par la SF devient particulièrement pertinent. L'inconvénient reste la méconnaissance pour un lecteur non initié des œuvres citées de la SF, principalement anglo-saxonnes ou russes qui ne sont pas toujours résumées (Le Guin, Strouganov, Dick...). Malgré ceci, Fredric Jameson confronte deux notions issues de Samuel T. Coleridge (*La ballade du vieux marin*, Paris, Poésie Gallimard, 2007) : l'imagination et la fantaisie. La première crée dans le vide, la seconde tire du passé son matériau. Et leur dualisme reste porteur Fredric Jameson sépare également la « *fantasy* » comme genre, de la SF. La première, dont le succès est indéniable (Tolkien, *Harry Potter*) puise dans l'imaginaire médiéval, est manichéenne (opposition du Bien et du Mal) et fait appel à la magie ou à la Nature ; la seconde comporte une rationalité scientifique et une rigueur toute technologique. Au fond, la SF explore les contraintes posées par l'Histoire, la fantaisie célèbre le pouvoir créateur de l'homme, non pas un pouvoir uniquement magique mais progressivement politique, se confrontant à l'Histoire.
- 10 Sa préférence va à la « *fantasy* », moins rigide, elle forme des intrigues, s'adapte mieux aux avancées de la science moderne (notamment la biologie et le post-humain) se joue dans les détails, et seule peut s'opposer comme critique au capitalisme. On peut regretter que Fredric Jameson ne trace pas l'historique de cette « *fantasy* » utopique, allant de William Morris à des auteurs contemporains quasi inconnus du profane. Elle s'épanouit dans la tentative d'imaginer une vie quotidienne différente, sans compétition, ni souci, ni travail aliéné, sans jalousie des autres et de leurs privilèges. Elle pense la taxe Tobin, la société de loterie (Barbara Goodwin), une philanthropie universelle, d'autres possibilités du corps humain. Toutefois est souhaitable une confrontation entre les deux : la SF donne à voir le principe de réalité et la « *fantasy* » celui de plaisir. L'utopie serait une synthèse opératoire des deux, ne se rendant pas la tâche trop facile en peignant les obstacles du réel (possibilité de l'échec) et tente de surmonter tout pessimisme, tout désenchantement pourtant avérés, par un accomplissement de souhait.
- 11 Fredric Jameson voit aujourd'hui le conflit Imagination/Fantaisie à l'œuvre dans la gauche, opposant le marxisme (défense de l'organisation, du parti, du grand projet collectif) à l'anarchisme (libertés du quotidien, vie par-delà les pouvoirs et de toute dépendance). La Fantaisie est du côté de Charles Fourier, de Gilles Deleuze, de René

Schérer, elle se situe dans le temps présent de la révolte perpétuelle ; l'Imagination pense au Grand Soir, au mythe sorélien de la grève générale, l'une a l'intrigue pour elle, l'autre a du style. Sans doute s'agit-il de ne pas les réconcilier, mais de réinventer des tensions entre elles.

- 12 Si le capitalisme tardif a déjà hypothéqué le passé, il en fait autant du futur qu'il aseptise par le progrès et l'innovation technologique. À ce futur de la mondialisation, où tout se prête au statut de marchandise et de profits, où tout semble prédit, l'utopie peut offrir un effet perturbateur du présent, en pensant de nouvelles abolitions, dont la plus radicale serait celle de l'argent : construire des enclaves sans argent (dépassant l'idée même de gratuité) mettrait en lumière de nouvelles relations sociales, apporterait la révélation non pas d'une émancipation individuelle mais d'une solidarité collective. Il s'agit de trouver des substituts aux opérations monétaires, d'autres échanges, d'autres calculs de valeur, d'échapper à la pathétique parade médiatique des riches. L'utopie est la seule forme donnant à comprendre la perturbation et à empêcher l'installation d'une mélancolie capitulant devant une prétendue absence d'alternatives. L'utopie pourrait se révéler comme un bon moyen de conjurer non pas l'Histoire mais la mauvaise Histoire.
- 13 Il y a chez Fredric Jameson une volonté de ne pas abdiquer, d'éviter la tentation cynique, la posture d'ironie et d'accepter de conjuguer des idées d'une perturbation quotidienne à celle d'une rupture à venir. Il a aussi le mérite, rejoignant sans le savoir Emmanuel Lévinas, de penser l'utopie par une critique interne de l'utopie, en laissant s'exprimer les griefs à son encontre. Mais il ne nous dit pas encore assez ce que vise l'utopie, le surplus, l'excès qui lui est propre. Son souci historiciste empêche de caractériser les idéaux qui fait que l'utopie est aussi un discours qui échappe à la localisation et à l'Histoire et qui se charge d'une anticipation et d'une espérance : autrui pour Emmanuel Lévinas, le « comme si » de Kant la région du devoir-être, la loi morale en moi et le ciel étoilé au dessus de moi. On pourrait ajouter la paix universelle, la fin de la nécessité. On retiendra cependant sa proposition d'abolir l'argent, encore faudrait-il tracer l'horizon qu'ouvrirait une telle possibilité, bref une image du bonheur. On sent bien qu'une utopie n'a pas à être d'emblée réalisable, sa force réside dans sa capacité à influencer la réalité, à l'irradier. C'est au moins une invitation à la lire la SF, comme d'autres lisent le néo-polar pour sonder le social, afin de rendre compte des rêves d'une époque. Il se pourrait, comme certaines pages de ce livre, que les fils oniriques soient difficiles à démêler, que les images de souhait se doublent d'images mythico-archaïques. Il se pourrait également que l'utopie pertinente soit celle qui prenne en compte les contraintes du réel, tamisant ses aspects salutaires et œuvrant à une jouissance plus réfléchie de journées mieux employées, de futurs plus épanouissants.

AUTEURS

TANGUY WUILLÈME

Université Nancy 2 CREM, université Paul Verlaine-Metz, TanguyWuilleme@univ-nancy2.fr